

NICOT EN SOLO  
suivi de  
JAM SANGLANTE AU BLUEBIRD  
(Arthur Nicot 8 et 9)  
de  
Pierre BASSOLI

EXTRAIT

© Éditions du Masque d'Or, 2019 – tous droits réservés

1

**V**OUS vous souvenez de la sublime Lena ? Cette somptueuse créature africaine dont j'étais tombé éperdument amoureux – au grand dam de France, mon éternelle fiancée – lors d'une sombre histoire durant laquelle cette dernière avait été enlevée par des pontes de la mafia russe ?<sup>1</sup>

La même Lena qui s'était retrouvée quelque temps plus tard sur mon chemin, alors qu'elle avait découvert un cadavre inconnu dans son appartement.<sup>2</sup>

Eh bien vous allez dire que je fais une fixette sur cette époustouflante gazelle au teint bistre – déjà rien qu'à voir les épithètes que j'utilise, on sent que le mec est accro dur. Très sévère, même ! Je disais donc que vous alliez penser que, fort de ces deux expériences durant lesquelles j'avais cru comprendre que je ne pouvais plus rien attendre d'une femme comme elle, que j'avais définitivement tiré un trait sur ces aventures, que je l'avais remise bien au fond de ma poche avec un mouchoir par-dessus, des fois qu'elle ait des velléités de remise de compresse, eh bien non ! La voilà qui – bien malgré moi, je le jure –, ressurgit dans ma vie, comme un caillou qui casse la vitre de votre salon, alors que vous étiez bien tranquillement en train de lire le dernier Amélie Nothomb. Un caillou bien évidemment entouré d'un morceau de papier sur lequel se trouve un message du genre appel au secours.

Bon, il faut quand même que je vous explique quelques détails qui vous ont certainement échappé depuis la dernière affaire du cadavre encombrant qui se trouvait dans son appartement.

Depuis cette histoire, plus de nouvelles. Comme dirait l'autre : « *pas de nouvelles, bonnes nouvelles.* » Je l'espérais pour elle et essayais difficilement de me faire une raison.

Je n'avais volontairement plus remis les pieds au *Zébu*, ce bar définitivement glauque dans lequel elle exerçait ses talents « d'hôtesse gentille et accueillante avec tous les clients », de peur de me faire du mal et pensant pouvoir classer définitivement cette affaire qui ne devait plus être que du passé.

Mais, mais... allez savoir pourquoi, un beau jour – je ne me souviens même plus dans quel état d'esprit je me trouvais – j'empoignai mon téléphone portable et appuyai sur la touche « contacts » dans lequel j'avais mémorisé son numéro sous « Lena, mon amour ». Je

---

<sup>1</sup> Voir *L'Enlèvement au Bercail*, même auteur, même éditeur

<sup>2</sup> Voir *Un Cadavre pour Lena*, même auteur, même éditeur

reconnus immédiatement sa voix suave lorsqu'elle murmura, comme à l'accoutumée : « Allô ? », avec le « O » qui remonte de deux tons.

– Ben alors, lui dis-je en voulant prendre un ton détaché, ce que je n'arrivai pas à adopter, d'ailleurs ; c'est comme ça qu'on oublie les vieux amis ?

Elle avait tout de suite reconnu ma voix et s'exclama :

– Oh ! Thur, que ça me fait plaisir de t'entendre.

– Tu aurais pu m'appeler pour me le dire, fis-je d'un ton qui se voulait rogue, mais qui ne fut que tout sucre et tout miel.

– Je suis désolée, mais il m'est arrivé tellement de choses que j'ai eu du mal à assimiler tout en même temps. Enfin, je ne sais pas comment te dire... Bon, voilà, j'ai rencontré quelqu'un et...

Aïe ! Le mot qui tue. J'ai rencontré « quelqu'un ». Ça veut tout dire et rien à la fois. « Quelqu'un », c'est anonyme et en même temps, mis dans ce contexte précis, cela signifie : « *J'ai rencontré l'amour.* » En tout cas, c'est comme ça que je l'interprétai.

– Et... ? l'invitai-je à poursuivre en essayant de continuer à prendre ce ton détaché.

– Eh bien, nous attendons un...

– Un bébé ? l'interrompis-je en essayant cette fois-ci de prendre un ton vraiment enjoué ; mais c'est merveilleux !

Là, j'avais carrément envie de pleurer mais ne laissai rien transparaître.

– Et c'est pour quand ? demandai-je.

– Pour Noël. Tu sais, si tu veux, je t'appellerai après l'accouchement, si tu veux le voir...

Délicate attention ! Enfin, je me dis que cela partait d'un bon sentiment et que, certainement, elle avait encore un peu d'estime pour moi.

– Avec plaisir, lui répondis-je ; tu connais mon numéro, j'attends ton appel.

Et depuis, rien. Nada. Le silence le plus total, comme si je n'existais plus. Ça fait au moins deux ans. Et moi, comme un con, j'avais complètement oublié de lui demander qui était ce « quelqu'un », autrement dit le père. Mais me l'aurait-elle dit ?

Maintenant, je sais qui il est. Et je comprends pourquoi elle a subitement ressurgi dans ma vie et qu'elle a – une fois de plus – besoin de moi...



**J**E me rappelle très bien le jour où tout a recommencé. C'était un 29 juin, tiens justement, le jour de la St-Pierre. Je vous vois venir avec vos grands pieds, disant : « *Et alors, quel rapport avec la St-Pierre ? Toi, tu t'appelles Arthur !* » Ce à quoi je m'empresse de vous répondre avec l'à-propos que vous me connaissez : « *Vos gueules, ceci ne vous regarde pas, c'est une affaire entre moi et moi.* »

Bien. Les choses étant maintenant au point, permettez-moi de commencer mon récit.

Donc, en ce 29 juin déjà très chaud, laissant présager des canicules qui allaient déshabiller les donzelles pour notre plus grand plaisir, je me liquéfiais gentiment dans mon bureau, la bouteille de *Jameson* à portée de main – boisson qui, je le concède, n'est pas des plus rafraîchissantes en ces périodes de grosses chaleurs, un litre d'eau minérale ayant certainement des effets plus bénéfiques, mais que voulez-vous, on ne se refait pas.

Le décor étant planté – décor minimaliste, j'en conviens : un bureau, une bouteille de whiskey irlandais et un pauvre détective privé sans travail (c'est d'ailleurs ce que je dis lorsque je me présente à quelqu'un quand je suis en période creuse : « Enchanté, Arthur Nicot, détective privé... de boulot »), détective privé, disais-je, qui se transforme en flaque, malgré le gros ventilateur qui brasse un air épais et visqueux – je peux donc maintenant entrer dans le vif du sujet.

Il était à peine onze heures et j'en étais déjà à mon troisième whiskey, lorsque le téléphone s'est mis à me chanter sa petite mélodie, vous savez : *Da-de-diliou-dada*, le genre de truc qui vous porte sur les nerfs dès qu'il se met à retentir. À propos, il faudra que je change cette mélodie avant que je fasse une attaque.

J'ai tout de suite reconnu sa voix. Elle n'a eu qu'à dire : « *Thur ?* »

– Lena ! C'est pas possible, je n'y croyais plus...

Mais lorsqu'elle a poursuivi, j'ai senti que cela n'allait pas. Sa voix était cassée et entrecoupée de sanglots.

– Thur, il faut que je te voie au plus vite. Il n'y a que toi qui puisses m'en sortir. J'ai besoin de toi.

– Mais, te sortir de quoi ? Explique-toi.

– Pas par téléphone, je ne veux pas ! Viens me rejoindre au petit bar où nous nous retrouvions de temps en temps, tu te souviens ? Ça s'appelait le *Shaker*.

– Et comment ! D'ailleurs,, cela s'appelle toujours comme ça. C'est tout près de mon bureau, je n'aurai même pas besoin de prendre ma voiture. À quelle heure ?

– Maintenant, dit-elle très vite. Tout de suite.

Dix minutes plus tard, j'étais attablé tout au fond du bar. Ça me faisait drôle de me retrouver là. Je n'y étais jamais revenu et une foule de souvenirs se pressèrent dans ma tête. Ici, c'était un peu notre cachette. Oui, c'est bien le mot. De temps en temps nous venions nous y cacher, comme de jeunes amoureux qui ne voulaient pas être surpris par leurs parents. Nous nous mettions toujours à cette table, tranquille, entourée d'une banquette moelleuse et confortable.

Lena n'était pas encore là. Oh, je ne me faisais pas de soucis : pour elle, « *tout de suite* » cela voulait dire « *dans une demi-heure* ».

Un quart d'heure plus tard, elle était là et se jetait dans mes bras, en pleurs. Au garçon, un peu gêné, qui était venu prendre la commande, elle désigna mon verre en disant :

– Comme Monsieur...

J'avais pris un *Jack Daniels* – encore un souvenir de cette époque. Nous buvions toujours de ce whiskey américain lorsque nous sortions ensemble. Et pour que je délaisse mon irlandais préféré, il fallait de bonnes raisons !

Lena, les yeux baignés de larmes, me regardait intensément. Elle avait changé de coiffure, délaissant ces minuscules tresses pour une coiffure plus classique. Elle s'était fait défriser et lisser les cheveux, les avait coupés plus court et teints en auburn foncé. Comme cela, elle faisait plus « femme sérieuse ».

– Alors, mon bébé, raconte-moi tout...

Lena avala une grande rasade de whiskey et dit :

– Ah ! Thur, si tu savais ce qui m'arrive. Il n'y a que toi qui peux m'en sortir. On a enlevé mon enfant !...

Elle éclata à nouveau en sanglots et je dis, tout en la berçant contre ma poitrine :

– Raconte. Tout, depuis que nous nous sommes perdus de vue...



Depuis que nous nous étions perdus de vue, bien des choses s'étaient produites dans la vie de Lena. Dans un premier temps elle avait commencé à décrocher avec son boulot du *Zébu*. Elle s'était arrangée avec le patron pour ne plus travailler que deux jours par semaine car elle s'était soudain trouvé une vocation de – en fait, elle ne savait pas trop elle-même – comédienne, top model, figurante... Toujours est-il que, ses jours de congé, elle courait les castings de toutes sortes et qu'elle avait fini par décrocher une figuration intelligente dans un téléfilm, quelques photos de mode pour un magazine de vente par correspondance, sans compter ses nombreuses participations à des émissions de télé en public pour lesquelles elle était payée pour figurer au premier rang des spectateurs. Vu sa beauté exceptionnelle les cameramen, chaque fois qu'ils le pouvaient, ne manquaient pas de la cadrer soit en plan américain, soit en gros plan de son visage ou de ses jambes croisées. Les téléspectateurs devaient se régaler dans leurs chaumières, ainsi que mon copain Alain Morisod qui présente de temps en temps ses *Coups de cœur* en public, auquel les charmes de la belle Lena n'avaient pas du échapper, tel que je le connais.

Et c'est au cours d'un de ces enregistrements télévisés que la belle Africaine a – soi-disant – (appréciation toute personnelle) rencontré l'amour. Le « Quelqu'un » en question... Il s'agissait du beau Lorenzo Bergonzi.<sup>1</sup> Pour ceux qui l'ignoraient, Lorenzo Bergonzi est une espèce de bellâtre italien, débarqué à Genève il y a une dizaine d'années. Il venait de la *R.A.I.*, chaîne sur laquelle il animait un *talk show* à succès. Je ne sais pas si, lorsqu'il a débarqué chez nous, il avait également été « débarqué » de la chaîne de télévision italienne – l'audimat peut faire des dégâts ! – mais toujours est-il qu'il a été très rapidement engagé à la *T.S.R.*, sur laquelle il a présenté durant deux ans le journal télévisé de midi, puis celui du soir (c'est généralement dans ce sens-là que se grimpent les échelons à la télé), pour se retrouver à la tête d'un *talk show* à peu près identique à celui qu'il présentait en Italie.

Il avait pour lui d'abord sa parfaite maîtrise de la langue française, déjà avant qu'il n'arrive ici puisqu'il lui arrivait d'interviewer des vedettes francophones dans son émission ; ensuite son côté bellâtre Rital qui devait faire mouiller les petites culottes des ménagères de moins de 50 ans ; et enfin sa tchatche et son côté dragueur de latin lover. Tout ce que j'aime !...

Je dois avouer, sans préjugé aucun puisqu'à l'époque, j'ignorais que ce type allait devenir l'amant de Lena que je ne connaissais même pas, que dès que je l'ai vu, j'ai exécré ce

---

<sup>1</sup> Il s'agit évidemment d'un nom d'emprunt mais les téléphages auront reconnu le spécimen.

type. Son côté sûr de lui, macho latino et sa manière de marcher limite Aldo Maccione de banlieue, tout en ce type m'insupportait.

Mon opinion s'est encore confortée lorsque je l'ai vu un jour que je prenais un pot sur la terrasse de la *Cloche – La Clémence*, pour les intimes, place du Bourg-de-Four. Voilà t'y pas Machin qui débarque, lunettes de soleil, chemisette rose bonbon et 300 grammes de margarine sur la tignasse. Et il déambule entre les tables, enlevant et remettant ses lunettes (ben oui, des fois qu'on ne l'aurait pas reconnu !), faisant semblant de chercher quelqu'un qui n'était évidemment pas là, puisque son plan, c'était : « *Vous avez vu ? C'est moi, le beau Lorenzo, non ne vous dérangez pas pour moi, je cherche juste quelqu'un mais... oh ! zut alors !... (là, je l'aurais bien vu frapper le sol de son petit pied impatient)... elle n'est pas là !...* »

Lamentable... !

Bien évidemment, tout ceci je ne l'ai pas dit à Lena.

Laquelle a continué de me raconter son histoire...

Donc, en cette belle soirée télévisée, Lena était installée à sa place de prédilection, c'est-à-dire au premier rang plein centre. L'orchestre attaquait la musique du générique lorsque tout à coup un rond de lumière éclaira le rideau du fond. Roulement de tambour et Lorenzo surgit dans la lumière.

– Excuse-moi, Thur, si je te fais de la peine, mais là, à ce moment précis, il n'y avait plus rien, tout était effacé, il ne restait plus que lui.

– C'est ce qu'on appelle bêtement un coup de foudre, fis-je du ton le plus détaché possible.

Même moi, elle m'avait oublié. J'enrageais d'autant plus que c'était tombé précisément sur cet enfoiré-là que je n'avais jamais pu encaisser. Ça n'aurait pas pu être un autre, moins beau, plus sympa, moins imbu de lui-même. Non, paf ! c'est sur lui qu'elle a fait une fixette.

Peu enclin à subir encore ses états d'âme du moment, je l'engageai à poursuivre.

Ce qu'elle fit.

Alors, bon, coup de foudre, regards appuyés du bellâtre qui, évidemment, n'avait pu rater cette beauté somptueuse assise au premier rang.

À la fin de l'enregistrement, après que le gros du public eut évacué le studio, la coutume voulait que quelques privilégiés – dont Lena faisait partie, bien entendu – participent à un petit cocktail buffet (j'ai lu récemment sur une invitation : « cocktail dînatoire », je trouve ça très chic et très con à la fois !)

Durant tout le cocktail, Lorenzo entama des travaux d'approche totalement inutiles, la chose étant acquise du côté de Lena, puis l'emmena dans une boîte branchée dans laquelle ils dansèrent comme des malades jusqu'au bout de la nuit.

La suite ? Eh bien, la suite on l'imagine aisément. Retour chez Lena car l'appartement de Lorenzo n'était pas encore vraiment libre. En effet, il vivait depuis quelques mois une aventure orageuse avec Loana, une speakerine en vogue et n'attendait que le bon prétexte pour se débarrasser d'elle. Le prétexte ? Il était tout trouvé. Mais chez ce macho-cervelle-petit-pois, il restait quand même un soupçon de savoir-vivre qui l'empêcha de débarquer chez lui avec sa nouvelle conquête.

Bref, nuit d'amour intense, selon Lena, mais je ne sais pas pourquoi, j'émets quelques réserves. La jalousie, sans doute.

Puis, départ de Loana avec pertes, fracas et menaces de représailles, installation de Lena chez le bellâtre – décidément, je ne l'aime pas – et crac, deux mois plus tard, Lena apprenait qu'elle était enceinte.

Là, tout de suite, changement à vue de la physionomie de Lorenzo lorsqu'il fut informé de la nouvelle. Visiblement il ne s'attendait pas à cela et il ne semblait pas que cela le

réjouisse particulièrement. L'avenir, lui, il devait le voir différemment. Avec plein de belles gonzesses qui papillonnaient autour de lui, de jeunes midinettes qu'il mettait une nuit dans son lit, mais surtout pas une situation de père de famille, avec tout ce que cela comportait. Lena avait beau être la plus belle d'entre les bellissimes, au bout d'un moment il avait envie d'aller voir ailleurs si le ciel était plus bleu et l'air plus pur.

Il fit néanmoins un effort et ne laissa rien transparaître. Lorsque Lena lui demanda : « *Tu n'es pas content ? On dirait que cela ne te fait pas plaisir* », il répondit : « *Mais au contraire ma chérie, c'est merveilleux* ».

Cache ta joie, oui ! Voilà ce qu'était la réalité. Mais Lorenzo cacha son jeu aussi bien que sa joie et fut aux petits soins pour la jeune femme qui passa une grossesse heureuse. C'est à cette époque que je lui avais téléphoné et que, tout à son nouvel amour, elle m'avait annoncé l'heureuse nouvelle qui devait arriver aux alentours de Noël.

Le bébé arriva le 28 décembre. C'était un garçon et elle l'appela Noah.

Ensuite, précipitation des événements. Lorsqu'elle rentra de la clinique, Lorenzo faisait la gueule. Il lui annonça que, finalement, tout bien réfléchi, il ne pouvait pas assumer ce rôle de père. Son travail, sa notoriété, tout ça... Enfin, elle devait comprendre ! Côté matériel, il était prêt à lui verser une pension confortable et même – grand élan de générosité – il allait reconnaître l'enfant. Mais pour ce qui était du reste, bébé pleurnichard, nuits blanches et toutes les contraintes qui s'en suivaient, non, merci.

Lena retomba de haut, pleura toutes les larmes de son corps puis quitta Lorenzo, son enfant sous le bras, refusant même qu'il le reconnaisse. Elle alla habiter chez une copine, le temps qu'elle retrouve un appartement, trouva dans un premier temps un emploi de... barmaid, eh oui ! c'était tout ce qu'elle savait faire, puis un petit appartement dans le quartier de Plainpalais.

Quand elle arriva à ce point du récit, je lui posai une question qui me turlupinait un peu :

– Ce boulot de barmaid dis-moi, tu n'as pas recommencé...

Elle eut un petit sourire en posant sa main sur mon avant-bras, comme pour me rassurer.

– Sois tranquille, c'est un petit bar à café qui n'est ouvert que le jour et qui se trouve tout près d'où j'habitais avant. Tu te souviens, au chemin de Roches ?

– Tant mieux, je te voyais mal retomber dans une ambiance glauque, genre *Zébu*. Mais alors, raconte-moi, cet enlèvement, comment cela s'est-il passé ?

– C'était hier matin. Je travaille trois jours par semaine, de 9 heures à 14 heures. Ça me laisse du temps de libre pour mes castings et, si jamais je décroche quelque chose, je peux toujours m'arranger avec le patron. Il est très conciliant. Bref, comme tous les jours où je vais travailler, ma cousine Aïcha est arrivée à 8 heures pour garder mon fils. D'habitude elle reste dans l'appartement, joue avec lui, lui fait à manger et lorsque je rentre, je prends le pousse-pousse et nous allons nous promener, pour qu'il prenne un peu l'air.

« Lorsqu'elle est arrivée, Aïcha m'a dit que, comme il faisait très beau, elle avait envie d'aller faire une promenade avec le petit. Je lui ai dit que j'étais d'accord et je suis partie. C'est vers 10 heures qu'elle m'a appelée, complètement affolée, me disant que lorsqu'elle était sortie de notre immeuble, une grosse voiture noire s'était arrêtée au bord du trottoir, que la portière arrière s'était ouverte et qu'un homme en avait surgi. Il s'était emparé de Noah dans son landau et l'avait balancé sur le siège arrière. En quinze secondes c'était réglé, la voiture repartait avec les deux hommes et mon fils.

– Et dis-moi alors, ces types, elle les a vus, ton amie Aïcha ? Quelles têtes ils avaient ? Comment étaient-ils ?

– Elle dit qu'elle n'a rien vu, que tout s'est passé comme dans un rêve, tellement vite...

– Et ensuite elle a appelé la police ?  
– Mais non ! Tu es fou ! Elle m’a appelée, moi.  
– Et toi ensuite, tu as appelé la police...  
– Mais pourquoi ? fit Lena, pourquoi la police ? C’est toi que j’ai appelé.  
– Oui, 24 heures plus tard, dis-je en essayant de prendre un air fâché. Tu te rends compte que les ravisseurs ont eu tout le temps de s’évanouir dans la nature et...  
– Ravisseau’... Qué ravisseur’...  
C’était drôle comme tout à coup Lena pouvait reprendre son accent africain. Je ne l’avais encore jamais remarqué. Cela devait sûrement se produire lorsqu’elle était super tendue, énervée ou même fâchée. Elle poursuivit :  
– Il n’y a pas de ravisseur’... Je suis sûre que c’est un coup de Lorenzo !  
J’essayais de la calmer en lui massant la nuque, ce qui sembla se révéler positif au bout de quelques minutes.  
– Il y a quand même une chose que je ne comprends pas, repris-je après mon massage thérapeutique : pourquoi tu n’as pas appelé immédiatement notre ami Maurer ? Tu le connais, tu sais qu’on peut lui faire confiance.  
– Parce que je te l’ai dit, je suis sûre que c’est un coup de Lorenzo. Tu veux une preuve ? Si on avait enlevé Noah pour une rançon, tu crois que les ravisseurs auraient attendu plus de 24 heures pour me téléphoner ?  
C’était vrai que cela se tenait. Mais alors, en admettant que cela soit Bergonzi qui ait manigancé toute cette histoire, quel était le but ? Quel était l’intérêt ?  
– Si j’ai bien compris, tu voudrais que je retrouve ton fils et ses ravisseurs. Sur quelles bases ? Avec quels indices ? Ce que tu me demandes est impossible. Ta cousine Aïcha, tu as confiance en elle ?  
Lena ouvrit de grands yeux en déclarant :  
– Mais c’est la famille !  
Comme si cela excluait toute possibilité de complicité et toute velléité de vengeance. La sacro-sainte famille ! Je laissai tomber.  
– Bien, je vais m’occuper de toi, ma biche. Pour mes honoraires tu fais comme d’habitude, tu t’adresses directement à mon banquier.  
Elle eut un petit sourire triste en disant :  
– Tu es gentil, Thur. Tu essaies de me faire rire, mais tu sais que tant que je n’aurai pas retrouvé mon petit, le cœur n’y sera pas.

◆◆◆

Lisez la suite dans *Nicot en solo*  
En vente sur ce site